

# **Idéalisme et réalisme dans la Construction de l'Europe - L'apport des Femmes**

par *Maria de Lourdes Pintasilgo*

OCIPE, Bruxelles, 29 septembre 1992

J'avais demandé que l'invitation spéciale à cette réunion soit faite aux jeunes femmes en début de carrière, parce que je pense, en effet, que toutes les personnes qui ont été dans le circuit pour recevoir le message pour arriver ici nous appartenons à une génération qui pense les choses d'une façon hyper-simple, peut-être en élargissant nos concepts de villageois, on n'est plus dans nos villages, on est dans un autre type d'espace et cet effet d'échelle doit être compris d'une autre manière par les jeunes générations.

Il y a à dire quelques choses ; les premières, ce seront les préalables au thème que je voulais traiter aujourd'hui.

Le premier préalable, présent dans le titre, c'est que la construction de l'Europe est un fait historique : nous en sommes partie prenante quelle que soit notre activité. Cela signifie une présence à ce qui est contemporain, ça signifie qu'on est vivant, qu'on est partie de l'histoire qui nous concerne tous. Or, je sais que beaucoup de personnes peuvent se poser la question : mais pourquoi, mais on peut très bien vivre dans notre petit cocon et continuer notre vie ... En fait, rien n'est neutre, tout est politique, rien n'est indifférent à l'orientation de ce fait historique, et donc enseigner ce qu'on enseigne, travailler dans une entreprise, pourquoi ? dans quel but ? à qui cela va profiter ? quelles en sont les retombées dans l'environnement, et ainsi de suite. Questions qui sont tous concernées par un espace qui est un espace élargi où nous vivons tous.

Il faut exactement, comme je le disais au début changer d'échelle, être partie prenante d'un espace qui n'est plus le même. Alors les repères, les références sont nécessairement autres et pour les choix de chaque jour et aussi pour notre façon de penser, une autre façon de penser. Il nous faut surtout dans cet espace, ce fait historique contemporain, il nous faut quelque chose de nouveau qui est l'appropriation d'autres réalités historiques, s'approprier d'autres réalités, d'autres coutumes, d'autres formes d'être, d'autres modes de vie et de pensée. Et je crois que c'est justement parce qu'on a peur de cette appropriation, qu'on a peur dans quelques sens que nos règles éclatent avec tellement de responsabilité et tellement de faits que beaucoup d'entre nous nous réfugions dans nos nationalismes respectifs, soit dans nos nationalismes récents du XVIIIe ou du XIXe siècle, soit dans des nationalismes encore plus ancrés quelque part dans les entrailles des gens, comme nous le voyons dans les Balkans.

Donc une première conviction dans ce préalable, c'est que nous sommes en effet à un tournant décisif qui n'est pas au premier abord celui des institutions ni celui des aménagements mais qui est surtout celui d'une attitude.



Un deuxième préalable naturellement est que les femmes ont une culture propre, une culture à elle, un apport spécifique, une culture à nous. Cet apport est encore invisible, il est certainement invisible au niveau européen avec quelques exceptions de telle ou telle femme qui donne une contribution, qui fait que les femmes redeviennent plus visibles et nous avons ici quelqu'un qui pendant des années a rendu les femmes visibles dans la Communauté, et à quel point ... je suis très heureuse que vous soyez là, vraiment ça me réjouit beaucoup. Or cette culture propre ça signifie non seulement que les femmes émergent dans l'histoire à cette époque de notre vie avec cette culture mais elles sont un territoire social, et ce territoire social est encore assez méconnu de nous-mêmes en un sens et la plupart d'entre nous, qu'est-ce que nous faisons ? nous essayons de cheminer par où d'autres ont déjà cheminé. Or, c'est ce que je vais essayer de vous dire un peu plus loin, ce n'est pas exactement ça qui nous est demandé en ce moment.

Or cet espace, ce territoire social qui est en train d'émerger, de se dessiner, il va se superposer à cet espace européen qui est en train de se créer. Quel en est le résultat ? Voilà ma deuxième conviction, c'est que l'apport des femmes peut ré-orienter la construction de l'Europe.

Un troisième terme dans ces préalables, c'est de quoi parle-t-on quand on parle d'idéalisme et de réalisme ? Il y a eu un moment où, dans une campagne électorale dans mon pays, chaque fois dans le débat de télévisions je parlais du fait que les gens n'avaient pas de conditions dignes d'habitation, parce que plus de 60 % n'avaient pas encore une habitation convenable, ou que les salaires étaient trop bas, ou que le système de sécurité social n'était pas suffisant, mes compagnons, mes concurrents, me disaient: "Mais vous êtes idéaliste", c'est-à-dire dès que je parlais de la réalité, immédiatement on disait : "... vous êtes idéaliste". Or je veux bien et je veux m'adresser aux jeunes en début de carrière, que ce dont il nous faut en ce moment, partout, et au niveau national, et au niveau communautaire et mondial, c'est vraiment de l'idéalisme, c'est-à-dire comme une jeune Suédoise me l'a écrit récemment, "... ce dont nous avons besoin, c'est quelque part dans ce noir de la nuit nordique, savoir qu'il y a une étoile, cette étoile nous guide et c'est vers cette étoile que nous marchons pas à pas, même si soudainement nous sommes à côté de choses qui sont des obstacles apparemment incontournables."

Je crois que cette émergence de l'idéalisme chez les jeunes générations est pour moi le seul espoir dans un monde qui devient de plus en plus fou. M. Boutros Boutros-Ghali disait récemment que probablement on pourrait avoir 400 membres de la communauté internationale si on marche vers l'éclatement qui se dessine dans tous les continents.

Donc pour ces deux termes, idéalisme et réalisme, je ne parle pas d'un idéalisme vague, de quelque chose qui serait tout à fait du niveau de la fantaisie, des fantasmes, mais par contre de cet idéalisme qui est au coeur même de la réalité et de ce qu'on vit. Je pense que les femmes sont à même d'opérer ce qu'on peut appeler une transformation civilisationnelle à l'échelle européenne en conjuguant idéalisme et réalisme de cette façon-là.

Ces préalables énoncés, j'aimerais encore dire quelque chose sur ces trois points.

Par rapport à l'idéalisme et le réalisme, je crois que la construction de l'Europe est, en effet, un enjeu à double entrée : une entrée idéaliste et une entrée réaliste, une dichotomie qui est présente dans tous les discours, dans les institutions communautaires et chez chaque Européen, en fait. Le débat que nous avons suivi pendant les dernières semaines et les derniers mois, nous a bien fait comprendre qu'il y avait chez chacun des arguments "pour" et des arguments "contre", qu'ils étaient du niveau du réalisme, du niveau de l'idéalisme, il y avait les deux même quand les gens s'affrontaient sur un "oui" ou un "non" qui était définitif. Or, dans l'histoire de la construction européenne, nous avons d'abord un idéalisme, une visée ultime, une visée de paix entre les nations européennes, une visée d'aller bien vers l'amélioration de la vie de tous les Européens, et dans l'ordre du symbolique la reprise d'une Europe qui a été réelle quand la pensée européenne s'est formée depuis l'antiquité jusqu'au Moyen-Age, et qui peut-être aussi a eu un certain éclatement au moment de la Renaissance mais qui avec l'industrialisation et la naissance de l'Etat-nation s'est en quelque sorte figée dans des entités séparées.

Mais nous avons aussi dans cette construction un réalisme très fort, réalisme qui nous a conduit, d'abord les six membres fondateurs, vers ce qu'on appelle un marché commun, ensuite depuis l'Acte unique, vers un marché intérieur complété par deux ou trois instruments extrêmement importants d'ordre social - soit la cohésion sociale, soit la politique sociale et d'ordre culturel - les programmes pluri... de recherche scientifique et technologique et la préoccupation et les étapes vers un environnement plus sain, mais en effet c'est le marché intérieur qui a été pour ainsi dire propulsé en première ligne. Et ce que nous voyons actuellement et ce contre quoi beaucoup de gens s'insurgent c'est en effet l'économie comme fil conducteur, c'est-à-dire un réalisme qui nous a conduit à une économie qui comme certains jeunes, jeunes autour de 40 ans, jeunes économistes de mon pays considèrent comme l'englobant de structures et de pensée de tous les choix de vie. Or je crois que là nous avons clairement non seulement une visée philosophique : cette économie comme englobant, mais davantage que ça, nous avons une nouvelle idéologie. Et cette idéologie s'appelle : "Economie de marché". C'est une idéologie qui est à l'oeuvre partout, où le langage même qu'on utilise est un langage qui puise dans l'économie, par exemple quelqu'un qui tombe amoureux d'une autre personne dira : "Je suis en train d'investir chez une telle ou chez un tel." Voilà l'investissement, j'espère qu'il sera rentable. Bon. On pourrait multiplier les exemples à l'infini : on vit dans une nouvelle idéologie au moment même où ce M. Lubiano (?) quelque part après son séjour au State Department à Washington a décidé de dire qu'on était à la fin de l'idéologie. Mais pas du tout, au contraire, on est en plein dans cette idéologie-là. Et je crois qu'il est extrêmement important que nous essayons de faire remonter à la surface les vraies idées et pas des mécanismes économiques qui conditionnent toute l'existence des gens.

Mais le réalisme dans cette construction de l'Europe peut réduire aussi à un pragmatisme excessif. Et je crois que dans un certain sens les événements heureux qui ont eu lieu en Europe centrale et orientale pendant les dernières années ont validé les orientations que nous avons en Europe, cette orientation que je viens de vous énoncer comme étant excessivement économique. D'où l'isolement progressif du marché intérieur face aux autres buts de l'Acte unique, soit la difficulté de faire face aux nouveaux événements et à la nouvelle donne politique tout court, la fameuse controverse entre l'approfondissement et l'élargissement de la Communauté a continué de bon train quand en effet les pays de l'Europe centrale et orientale étaient là qui demandaient une

association plus intense, plus directe, plus engagée avec la Communauté. C'est-à-dire on a continué comme si ces événements-là ne faisaient que l'enterrement du communisme et on n'a pas compris que ces événements-là .... de la création de la Banque pour la reconstruction européenne, au-delà de ça posaient une question radicale à l'identité de cette Europe en train de se faire. En quelque sorte aussi, le débat de Maastrich a fait sortir au grand jour la difficulté de cette tendance réductionniste d'un réalisme qui va jusqu'au pragmatisme. D'abord ce qu'on peut appeler une harmonisation excessive : au mois de juillet dans un petit Carrefour que le Président Delors a convoqué à Salamanca, on en parlait : quand j'étais au Parlement européen, j'ai dû me prononcer sur la dimension des roues des tracteurs ainsi que du calibrage des petits pois et d'autres produits agricoles. Or, en fait ce sont là des choses qui vont jusqu'à un détail qui ne tient pas compte des traditions, de la façon de faire et de bien d'autres éléments qui .... demandent qu'on analyse ce qui s'est passé ces derniers mois dans différents pays européens qui a concerné tous les Européens, demande que on se dise où est finalement ce principe de subsidiarité. Comment le vivre, comment l'appliquer, de quelle manière ? Et je crois que nous sommes tous engagés dans notre travail respectif, enseignants, fonctionnaires, quoi que ce soit, nous sommes tous engagés à faire cette part des choses. Ce qui est très difficile surtout si nous sommes habitués à des structures pyramidales et à voir tout en paliers successifs. Or les tâches nouvelles qui s'ouvrent nous empêchent de penser en structures pyramidales et nous amènent à penser en structures de cercles différents qui ont des zones qui se superposent et d'autres qui sont totalement indépendantes. C'est une autre façon - la théorie de la complexité ou la théorie des systèmes - qui est tout à fait autre chose et là il nous faut vraiment changer notre façon de penser.

Dans le débat de Maastricht, sans doute les différents pays ont réagi de manière différente : les Irlandais, les Français, mais ce débat qui a eu lieu parmi les Européens montre en quelque sorte qu'il y a une totale solidarité de destin. L'histoire du référendum en France - j'étais au Portugal quelque part et une amie hollandaise, une vieille dame qui habite le Portugal et qui n'avait pas de télévision ce soir-là m'appelle et me dit: "s'il te plaît dis-moi le résultat". Et je trouvai ça curieux, une Hollandaise qui est au Portugal et qui veut savoir ce qui vient de se passer en France. C'est une nouvelle réalité, c'est quelque chose qui se passe au niveau des gens, de tous les gens. Or, cette solidarité de destin, elle ne concerne pas seulement le fait qu'on veut savoir ce qui se passe. D'une façon presque intuitive, sans doute très peu pensée pour la plupart des gens, nous savons que nous sommes embarqués dans le même bateau.

Ce débat a montré aussi que l'Europe des Etats n'est pas la construction européenne et que faire une petite Organisation des Nations-Unies pour l'Europe n'est pas le but de la Communauté économique européenne. Le but est vraiment une Europe des citoyens. Et les Etats sont une émanation des citoyens à travers les différentes formes de délégation de pouvoirs, car partout en Europe la souveraineté réside dans le peuple. Nous ne sommes plus les sujets de sa Majesté, même avec tout le respect dû au Roi ici et ailleurs, nous sommes tous des citoyens, c'est-à-dire que la souveraineté réside dans le peuple et dans ses appartenances, et c'est ensuite que le peuple va déléguer de différentes manières cette souveraineté à des ensembles, à des partis politiques, à des dirigeants, etc. Or je crois que nous avons là comme un ministre français l'a dit très brillamment dans une petite colonne du journal "Le Monde", M. Bianco, il a dit :



"Vraiment (et c'est quelque chose qui m'est très cher dans mon passé politique), il nous faut redécouvrir quelque chose qui a été suspect il y a quelques décennies, ce qu'est la démocratie directe, ce qu'est une Europe faite par les gens tels qu'ils sont au niveau de l'information - ce qui était bien au niveau des gens, pour la première fois les gens se sont mis à lire, ont découvert que certaines choses qui sont dans le Traité de Maastricht étaient déjà dans l'Acte unique, déjà dans le Traité de Rome. Ils ont découvert que c'était ça à quoi ils étaient engagés. Pourquoi ils n'étaient pas informés. Il faut des consultations, il faut des participations.

Bien sûr que se pose ici la question de la souveraineté et bien sûr je pense qu'il nous faut être très clair là-dessus et qu'il faut dire une chose à ces messieurs-dames qui tiennent de grands discours sur la défense de la souveraineté, il faut bien dire que finalement nous vivons dans un monde interdépendant, que dans ce monde interdépendant mon Dieu que nous avons déjà cédé de notre souveraineté ; nous avons cédé au niveau économique depuis que le Président Nixon a changé l'étalon or en étalon dollars, nous sommes tous dépendants de Wall Street. Est-ce que nous sommes libres de faire jouer nos taux de change comme nous voulons? Mais pas du tout, il faut absolument reconnaître que nous sommes déjà au point de vue global interdépendants, nous le sommes au point de vue environnemental - et je n'ai pas besoin de m'expliquer là-dessus étant donné que nous avons suivi, nous avons été au Sommet de Rio et connaissons bien ce qui s'est passé. Nous sommes dans un monde où la simultanéité de l'information provoque un rapprochement, une influence mutuelle et donc cette souveraineté que certains défendent farouchement est déjà en quelque sorte dans ce jeu d'interdépendance. Mais les hommes politiques ne veulent pas le dire, il est très difficile pour un homme politique de dire qu'au fond, il n'a pas le pouvoir que les gens pensent qu'il a, il a un pouvoir réduit, il est dans un contexte où les pouvoirs sont véritablement interdépendants et nous sommes aussi dans un temps où dès qu'on signe n'importe quel engagement, résolution, traité, soit dans le Système des Nations-Unies soit dans d'autres systèmes, chaque Etat prend une responsabilité devant la communauté internationale et dit : "Voilà, ma souveraineté est engagée là, je cède ce point-là justement et la Communauté internationale peut me dire en quoi ai-je tort." D'où également, par exemple, dans le cadre des Nations-Unies des violations des droits de l'homme de n'importe quel pays du monde. Ça signifie que nous sommes véritablement interdépendants et que nous ne pouvons pas dans nos Etats respectifs faire n'importe quoi.

Ceci dit, la façon dont je vois la souveraineté sur le plan européen n'est pas de dire par exemple pour mon pays qui est un pays relativement petit, dix millions d'habitants réduit à un rectangle, certains Portugais disent périphérique - moi je crois que quand on dit périphérique c'est encore un concept villageois, de clocher, et que tout autour du clocher et non, il y a bien des centres partout, le centre est où l'action est, le centre est où la conscience est, et, bon dans ce pays-là comme dans d'autres pays, il ne s'agit pas de céder la souveraineté mais au contraire il s'agit d'une souveraineté élargie et une souveraineté transformée. De responsables qu'ils étaient, les dirigeants de mon pays, pour dix millions d'habitants, soudainement ils deviennent responsables pour plus de 300 millions d'habitants. Et c'est cette optique-là qui est nouvelle, c'est une souveraineté tellement élargie que ça devrait faire peur, ça devrait nous faire dire: "Mais comment faire en sorte que nous tous nous nous prenions en charge les uns les autres". Donc la prise en charge de nos différences et de nos convergences.

Alors les femmes - pourquoi je mets tout cela en rapport avec les femmes ? Souvent les femmes sont considérées, et c'est vrai, victimes de discrimination, elles, nous le sommes encore et nous luttons sans arrêt pour devenir sujets de l'histoire, c'est-à-dire auteurs et acteurs du changement, porteuses de leur propre culture qui essaient de changer les règles du jeu. Et bien sûr que ça dérange, bien sûr que ça provoque des réactions parfois extrêmement négatives qui ne tiennent pas à ce que nous disons, qui tient au fait qu'une culture nouvelle passe à travers les paroles des femmes, à travers la façon de faire des femmes. Et que cette culture-là, il faut dire, si vraiment elle est authentique elle va ébranler les acquis, elle va ébranler les règles du jeu et ce changement de règles du jeu fait très peur. Je crois que les femmes, que nous sommes capables de rétablir des valeurs essentielles et c'est pourquoi ce rapport des femmes à l'idéalisme et au réalisme me paraît tellement important.

Marguerite Yourcenar a une phrase quelque part dans une interview où elle dit : "Il en est de ce que nous pensons et de ce que nous faisons comme de la courbe extérieure et intérieure d'un vase : l'une modèle l'autre." Je crois que seulement une femme aurait pu dire ça. Elle a dit je crois que c'est ça : ce que nous pensons, ce que nous faisons, voilà les deux côtés (beautés?) d'une même courbe où l'une modèle l'autre. Et là je dois dire que les femmes que nous connaissons, nos mères, nos grand-mères ont respiré le réel. Les femmes d'aujourd'hui quittent le réel ; elles ne respirent plus le réel ; bon, elles peuvent intervenir dans beaucoup de lieux, mais ça ne change rien, tout reste comme avant. Et c'est possibilité de faire face aux visages multiples de la réalité - la femme qui va à son travail, à son bureau, à son école, à son entreprise, et qui, entre temps, prend ses enfants et les emmène au médecin, et qui entre temps suit les études de tel ou tel de ses enfants, et entre temps prend soin de ses parents âgés et qui sont malades, c'est une multiplicité de fonctions et d'attitudes qui ont collé directement au réel. Et donc on peut dire que les femmes vivent la complexité sans savoir que ça appartient à une science toute récente et toute nouvelle, et que c'est la science nécessaire pour le XXIème siècle. Et je crois qu'en passant continuellement d'un registre à l'autre dans leur vie, les femmes peuvent faire passer quelque chose de nouveau.

Elles ont aussi une perspective globalisante qui se révèle très souvent pour les femmes dans la difficulté de trancher, elles veulent toujours concilier des choses qui apparemment ne sont pas conciliables ; et c'est justement parce que leur perspective est globalisante et qu'elles vivent et travaillent dans les interconnexions, dans les noeuds, là où des choses bien différentes s'articulent et que, quitter ça pour devenir spécialistes de telle ou telle petite chose, vraiment ça ne vaut pas la peine, il y en a suffisamment.

C'est ça - et vous pouvez ne pas être d'accord avec moi - mais à la fin de quelques décennies d'existence et de travail, je suis de plus en plus convaincue que ce qu'il nous faut ce sont des gens capables de faire la promenade entre les différents savoirs, de faire la promenade entre les différentes formes, de connaître les choses, différents types de choses à différents registres.

Naturellement, ça se situe à contre-courant de tout ce que nous voyons autour de nous. C'est la primauté de la culture et des valeurs, et est-ce que c'est pas à travers les

femmes que les premiers codes de la réalité sont transmis aux petits hommes ? Est-ce ce que c'est pas au travers des femmes que ça se passe, sans mots et c'est pas une éducation au sens formel du terme, et c'est justement un passage symbiotique d'une prise sur la réalité.

C'est un refus de l'idéologie pour une réappropriation des idéaux. C'est aussi la capacité de vivre des écarts, de risques au delà des normes, de miser sur la lutte et non pas sur ce qui la remplace ou la fige, la bureaucratie, donc pour les femmes entrer dans une bureaucratie, ça ne veut rien dire. Il faut être là pour couper la bureaucratie, il faut être là pour dire non. Et dire non de façon très nette. En 1974 quand j'étais ministre, j'ai reçu un document qui venait de différents services et qui avait douze signatures à travers les différents échelons, et toutes les signatures disaient : "A la considération supérieure.". J'ai naturellement renvoyé le papier en bas pour qu'ils commencent le processus et que la décision soit prise là où elle doit être prise. Bien sûr, il y a des erreurs, mais la vie c'est ça aussi, avec sa partie essentielle d'erreurs, de petites fautes, de déviations. C'est une partie de la vie mais il faut courir ce risque-là.

C'est pourquoi je vois les femmes comme protagonistes d'une Europe de la participation. Et après tous ces mois de discussions, je crois que les femmes ont la possibilité d'un accès d'emblée à la citoyenneté européenne. Parce que finalement nous sommes citoyennes depuis très peu de temps, dans mon pays depuis 1974, seulement quelques femmes l'avaient ; les femmes françaises depuis la deuxième Guerre mondiale ; et les femmes en général à la fin du XIXème siècle avec la Nouvelle-Zélande qui a été le premier pays. Or qu'est-ce qu'on a à perdre, quelques années, non, on peut accéder d'emblée à la citoyenneté européenne, l'accepter comme nôtre et dire oui, nous sommes des femmes citoyennes européennes. Et qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce ça veut dire un acte d'appartenance sans doute, une décision éminemment personnelle, en trouver les instruments et c'est là très important, sans doute il y a des gens dans la Commission à Bruxelles, au Parlement européen, il y a un souci d'instruments pour cette citoyenneté. Mais je crois qu'il faut que les femmes ensemble multiplient les réseaux, les noeuds, les associations, les groupes, toutes sortes de choses par lesquelles nous pourrions nous considérer comme partie prenante des unes des autres et des réalités d'où nous venons, quelles qu'elles soient.

En faisant ça nous montrons bien que personne n'est propriétaire de la citoyenneté européenne. Et que dans ce sens les femmes sont capables d'ouvrir l'Europe et de dire quelle est l'Europe qu'elles veulent.

Et je pense que là nous sommes bien conscientes, et je termine là, que nous ne voulons pas d'une Europe forteresse, nous ne voulons pas, comme je l'ai vu au Parlement européen dans tous les groupes sans exception les gens qui disaient : "Oui, nous voulons être là parce qu'il nous faut faire un contrepoids au Japon ou aux Etats-Unis. Oh, il se peut qu'il y ait des gens qui aient ça comme objectif, au sens du profit, au sens du pouvoir, économique et autre, moi je veux bien dans la mesure où, par exemple, les trois monnaies peuvent assurer une stabilité monétaire mondiale et faire accéder au marché international tous les peuples qui en sont éloignés de par le protectionnisme que nous avec les Japonais et les Américains exerçont sur nos propres produits.



Donc une contribution, un apport des femmes dans un monde d'interdépendance vers une Europe qui sera une Europe de la générosité. Et quand je dis cela, je ne dis pas un mot au sens exclusivement moral, je dis au sens même de la survie. Si nous voulons que la planète survive, si nous voulons pour nous-mêmes et pour les générations futures, qui ne sont pas dans un siècle ou dans deux siècles, pour 2010, 2020, des générations qui puissent vivre une vie de qualité, il faut vraiment changer nos propres styles de vie. Et qui mieux que les femmes peuvent le faire et peuvent entamer cette tâche.

Voilà le message que je voulais vous laisser et je vous en remercie.

Bruxelles, le 29 septembre 1992

Fundação Cuidar o Futuro